



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

36 | 2008

L'enquête judiciaire et ses récits - Mots, violence et politique - Varia

Giuseppe Mazzini et les démocrates français : débats et reclassements au lendemain du « printemps des peuples »

Anne-Claire Ignace



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2672>

DOI : 10.4000/rh19.2672

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 133-146

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Anne-Claire Ignace, « Giuseppe Mazzini et les démocrates français : débats et reclassements au lendemain du « printemps des peuples » », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 36 | 2008, mis en ligne le 03 juillet 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/2672> ; DOI : 10.4000/rh19.2672

Tous droits réservés

ANNE-CLAIRE IGNACE

*Giuseppe Mazzini et les démocrates français :
débats et reclassements au lendemain
du « printemps des peuples »*

Le 24 juillet 1849, bouleversée par la chute de la République romaine survenue quelques semaines plus tôt ¹, George Sand écrit à son ami Giuseppe Mazzini, qui en fut le premier triumvir : « N'avez-vous pas accompli jusqu'au bout une mission sainte? N'avez-vous pas tout immolé pour la vérité, l'honneur, la justice et la foi? [...] Tout ce que vous avez voulu et accompli est juste. Le monde entier le sent, même les misérables qui ne croient à rien, et le monde entier le dira bien haut quand l'heure sera venue » ². Quelques mois plus tard, c'est au tour de Louis Blanc de lui rendre hommage, dans un texte reproduit par plusieurs journaux parisiens, qu'il conclut par une adresse « à vous Italien, que la démocratie française compte au nombre de ses héros » ³. Mazzini, héros italien de la démocratie française, telle est la situation à l'automne 1849. Pourtant, au début des années 1850, une grande partie de la gauche française – sa composante socialiste – rompt brutalement avec celui qu'elle avait élevé au rang de martyr pour sa défense héroïque de la République romaine. Ce désaveu trouve son origine dans des divergences théoriques en germe dès avant 1848 ⁴, qui se sont radicalisées dans le contexte de crise

1. Cet article approfondit les conclusions d'un mémoire de maîtrise : Anne-Claire Ignace, *Mazzini et les républicains français, débats et représentations (1848-1852)*, maîtrise d'histoire sous la direction de Christophe Charle, Université Paris 1, 2001, 174 p. Ont été utilisés, pour ce travail, l'ensemble des brochures et articles rédigés par Mazzini dans les années directement postérieures à 1848, les prises de position françaises le concernant, ainsi que sa correspondance, et en particulier les lettres échangées avec George Sand, dont la plupart sont présentées dans Fabio Luzzatto, *Giuseppe Mazzini e George Sand. La relazione e la corrispondenza*, Milan, Bocca, 1947, 228 p.

2. Lettre de George Sand à Giuseppe Mazzini, 24 juillet 1849, reproduite en note dans *Edizione Nazionale. Scritti editi e inediti di Giuseppe Mazzini*, Imola, 1906, volume XL, p. 202-203.

3. Nous avons consulté une traduction italienne de cette lettre, parue le 3 octobre 1849 dans le journal *Italia e Popolo* de Lausanne. Les textes en italien cités dans cet article ont été traduits par nos soins.

4. Leonardo La Puma, *Democrazia e socialismo tra diaspora ed esilio. Il dibattito politico in Europa dopo il 1848*, Manduria-Bari-Rome, Piero Lacaita Editore, 1998, 288 p.; Leonardo La Puma, *Il socialismo sconfitto, saggio sul pensiero politico di Pierre Leroux e Giuseppe Mazzini*, Milan, Franco Angeli Editore, 227 p.; Franco Della Peruta, *I democratici e la rivoluzione italiana (Dibattiti ideali e contrasti politici all'indomani del 1848)*, Milan, Feltrinelli, 1958, 537 p.

morale que connut le camp des démocrates européens à l'heure du « nouveau procès des intellectuels »⁵.

Identifier les principaux points de désaccord qui ont opposé Mazzini aux socialistes français au lendemain du « printemps des peuples » est un moyen d'envisager dans leur dimension européenne les conséquences, pour la gauche, de la révolution de 1848, dont les spécialistes déploreraient, au moment de son cent cinquantième anniversaire, qu'elle soit souvent abordée dans une optique trop étroitement nationale⁶. Dans la lignée de travaux comparatistes récents qui ont cherché à analyser les influences réciproques des mouvements révolutionnaires en 1848 et les transferts politiques qui les ont caractérisés⁷, cette étude voudrait mettre en lumière l'originalité de la pensée politique de Mazzini : une pensée qui a abondamment puisé dans la culture politique française⁸ mais qui, parce qu'elle était imperméable à tout matérialisme, d'une part, et parce qu'elle était tout entière orientée vers l'unification politique de l'Italie, d'autre part, a d'abord suscité l'incompréhension des socialistes français, avant d'aboutir à la rupture. La crise est devenue manifeste à la fin de l'année 1851 et s'est prolongée par des polémiques au sein de l'émigration londonienne, qui regroupait les principaux protagonistes de la révolution européenne de 1848.

La focalisation des historiens sur la rupture de Mazzini avec Louis Blanc, Pierre Leroux et George Sand, desquels il avait été proche⁹, a parfois fait oublier, ou du moins négliger, le rapprochement qui s'est opéré dans les années 1850 et au-delà entre l'Italien et certains représentants d'un républicanisme non socialiste. Un rapprochement qui s'inscrit, du reste, dans la continuité de liens tissés dès le début des années 1830 par Mazzini, alors en exil à Marseille, avec Démosthène Ollivier et quelques autres figures du courant républicain. Ainsi, plutôt que de rupture, il nous semble plus judicieux

5. C'est ainsi que Christophe Charle qualifie les lendemains du « printemps des peuples », en référence au premier procès qui fut intenté aux intellectuels au lendemain de la Révolution française. Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 156.

6. Sur la rareté des travaux récents envisageant la révolution de 1848 à l'échelle européenne, voir Francis Démier, Jean-Luc Mayaud et Anthony Poncier, « 1848 et la Seconde République : 50 années de recherche. Bibliographie », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 14, 1997/1, p. 129-199.

7. Voir Jean-Luc Mayaud [dir.], *1848. Actes du colloque international du cent-cinquantième, tenu à l'Assemblée nationale à Paris, les 23-24-25 février 1998*, Paris, Créaphis, 2002, 580 p., dont une partie est consacrée au « Printemps des peuples » ; voir également, sur les relations italo-hongroises, le numéro spécial de la *Rassegna storica del Risorgimento : Italia e Ungheria 1848-1849*, 1998 ; sur les transferts italo-américains, voir encore l'ouvrage collectif *Gli americani e la Repubblica romana del 1849*, Rome, Gangemi, 2000, 317 p.

8. Voir Jean-Yves Frétygné, *Giuseppe Mazzini. Père de l'unité italienne*, Paris, Fayard, 2006, 499 p., une biographie de Mazzini qui fait une large place à ses liens avec la France. Voir également la mise au point récente d'Alessandro Volpi, « Note sui rapporti di Mazzini con la cultura francese », dans *Rivista storica italiana*, 2006, fasc. 3, p. 816-863.

9. Sur les relations personnelles de Mazzini avec Pierre Leroux et George Sand, voir Louis Girard, « Mazzini et la France », dans *Mazzini e il mazzinianesimo, Atti del XLVI congresso di storia del Risorgimento Italiano, Genova, 24-28 settembre 1972*, Rome, Istituto per la Storia del Risorgimento, 1974, p. 131-145.

de parler de reclassement pour caractériser les relations entre Mazzini et la gauche française au lendemain du « printemps des peuples ».

MAZZINI ET LES SOCIALISTES FRANÇAIS AVANT 1848 : CHRONIQUE D'UNE RUPTURE ANNONCÉE

La crise des relations de Mazzini avec les socialistes français, qui se noue en ces années de réflexion collective sur l'échec de la révolution de 1848, a des origines bien antérieures au « printemps des peuples ». La critique mazzinienne du socialisme est ancienne : on peut en trouver les premières expressions dans des écrits datés du début des années 1830 ¹⁰. Dès cette époque, le jeune Mazzini, qui entend représenter une nouvelle génération de patriotes italiens, s'oppose au néo-babouvisme qu'incarne le vieux révolutionnaire Filippo Buonarroti, exilé à Paris. Alors que la doctrine néo-babouviste, qui compte de plus en plus d'adeptes en France dans les années 1840, vise à instaurer, conformément au programme de la « Conjuración des Égaux », une société égalitaire en abolissant la propriété privée et en établissant la communauté des biens ¹¹, Mazzini, au nom d'une conception interclassiste du peuple, défend quant à lui le principe qui demeurera l'un des piliers de sa vision sociale : l'association. La conception mazzinienne de la démocratie et de la liberté le rapproche bien davantage du républicanisme modéré d'un Godefroy Cavaignac ou d'un Armand Carrel, ou du socialisme humanitaire de Pierre Leroux, avec lequel il sympathise, et par l'intermédiaire duquel il s'initie au saint-simonisme ¹².

La découverte du problème ouvrier en Angleterre, où il s'installe en 1837, permet à Mazzini de préciser sa conception de l'association : il préconise l'organisation autonome de la classe ouvrière, tout en précisant que celle-ci ne doit pas avoir pour but la lutte anticapitaliste, mais bien plutôt de susciter une prise de conscience, de la part des classes moyennes, des aspirations des classes laborieuses, et donc être le point d'ancrage d'une politique de coopération entre classes. Mazzini oppose de plus en plus fortement le principe de l'association aux systèmes socialistes qui voient le jour en France dans la décennie 1840, et dont il interprète l'émergence et le développement comme une conséquence néfaste du divorce croissant entre les classes moyennes et les masses.

En 1846, dans une série d'articles écrits en anglais et réunis sous le titre

10. Sur l'évolution des conceptions politiques et sociales de Mazzini, voir Franco Della Peruta, « Giuseppe Mazzini, nota introduttiva », dans *Scrittori politici dell'Ottocento*, tome I, Milan-Naples, R. Ricciardi, 1969, *Giuseppe Mazzini e i democratici*, p. 205-270.

11. Alain Maillard, *La Communauté des égaux. Le communisme néo-babouviste dans les années 1840*, Paris, Kimé, 1999, 352 p.

12. Sur l'importance du saint-simonisme dans la formation intellectuelle de Mazzini, voir Salvo Mastellone, *Il progetto politico di Mazzini (Italia-Europa)*, Florence, Olschki, 1994, 243 p.

Thoughts upon Democracy in Europe, Mazzini propose une critique croisée des systèmes socialistes français¹³, du projet communiste et de la théorie utilitariste de Jeremy Bentham. Comme l'a noté Serge Audier, « toutes ces questions se trouvent liées dans l'esprit de Mazzini, dans la mesure où le socialisme et le communisme ne sont à ses yeux que l'ultime expression de l'utilitarisme benthamien »¹⁴. De fait, selon Mazzini, « à travers toutes ses nombreuses transformations, [...], les Saint-simoniens, les Fourieristes, les Owenistes, les Communistes sont tous les héritiers de Bentham. Ils diffèrent quant à l'emploi des moyens, sur l'organisation qui doit assurer le triomphe du principe, mais ce principe est le même chez tous : l'utilité »¹⁵. Mazzini reproche à tous ces systèmes politiques de prôner un « utilitarisme matérialiste », auquel il oppose l'exigence de la foi, de la croyance, au nom d'une conception de la « politique comme religion civile »¹⁶ : parce que la politique doit avoir pour but d'élever l'homme moralement, Mazzini n'a que mépris pour des systèmes qui visent, selon lui, à procurer aux masses une amélioration seulement matérielle et économique. Il reproche à tous les courants du mouvement démocratique européen de mettre trop en avant le principe des droits de l'homme, au détriment de celui de ses devoirs. Tout en reconnaissant aux Lumières et à la Révolution française le mérite d'avoir réalisé la conquête des libertés individuelles et le triomphe du droit, Mazzini estime qu'à l'ère des droits de l'individu doit succéder l'ère des devoirs, condition de la vie collective, et base de l'association. Son affirmation du primat des devoirs sur les droits le rapproche à certains égards des thermidoriens qui, dans la Constitution de l'an III, avaient fait suivre la déclaration des droits de l'homme par une déclaration de ses devoirs.

Mazzini, enfin, fait un reproche plus pragmatique aux courants socialistes français : la multiplicité de systèmes fermés sur eux-mêmes, et pour cette raison inconciliables, constitue un obstacle majeur à l'unité du camp démocratique. Ce dernier argument acquerra plus de poids encore, dans le discours mazzinien, au lendemain de la révolution de 1848, lorsque la reconstruction des forces démocratiques deviendra une urgence absolue.

13. Publiés en anglais dans le *People's Journal*, entre le 28 août 1846 et le 17 avril 1847, puis en italien en 1849-1850, ces textes ont été récemment réédités par Salvo Mastellone, *Giuseppe Mazzini. Pensieri sulla democrazia in Europa*, Milan, Feltrinelli, 2005, 108 p. Voir aussi la traduction française de Serge Audier, *Pensées sur la démocratie en Europe*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2002, 158 p. et la présentation du texte mazzinien, « Le républicanisme singulier de Giuseppe Mazzini et la question du socialisme », p. 11-48.

14. *Idem*, p. 31.

15. *Idem*, p. 80.

16. Roland Sarti a donné ce sous-titre à sa biographie de Mazzini : Roland Sarti, *Giuseppe Mazzini. La politica come religione civile*, Rome-Bari, Laterza, 2005, 352 p., traduction de l'anglais, *Mazzini. A Life for the Religion of Politics*, Londres, Praeger, 1997.

LES LEÇONS DE LA RÉVOLUTION DE 1848
ET LE CHOC DU 31 MAI 1850

La révolution de 1848 ne modifie en rien la conception mazzinienne du socialisme, ni son diagnostic sur les moyens de résoudre la question sociale. Mazzini constitue à cet égard une exception parmi les révolutionnaires italiens : alors que beaucoup d'entre eux, comme Pisacane ou Montanelli, évoluent, après l'expérience manquée de 1848, vers le socialisme¹⁷, Mazzini voit pour sa part dans le déroulement et l'échec de la révolution de 1848 une confirmation de toutes ses thèses. Le *Quarantotto* lui apparaît comme une révolution essentiellement nationale et il met pour cette raison les questions sociales au second plan. Cependant, dans les mois qui succèdent immédiatement à la chute de la République romaine, Mazzini se garde d'attaquer frontalement les socialistes français. Il croit possible de relancer rapidement l'élan révolutionnaire, et il considère qu'une crise majeure pourrait avoir lieu en France en 1852, à l'occasion de l'élection présidentielle ; il ne tient donc pas à s'aliéner les démocrates français. Sa critique des doctrines socialistes et ses jugements sur la responsabilité des chefs socialistes dans l'échec de la révolution connaissent cependant une sensible gradation, si l'on examine les diverses brochures qu'il fait paraître entre 1849 et 1852. Deux dates constituent des tournants particulièrement importants : le 31 mai 1850 et le 2 décembre 1851, deux dates qui furent, selon Mazzini, deux occasions manquées de relancer la révolution.

L'attitude de la gauche française au moment de la discussion, puis du vote, le 31 mai 1850, de la loi revenant sur le suffrage universel masculin, provoque l'incompréhension et la colère de Mazzini. La Montagne combat ce projet de loi, mais elle s'en tient à une opposition légale en lançant une vague pétitionnaire, massivement suivie par la population¹⁸. Mazzini était favorable à une solution insurrectionnelle, ainsi qu'il en fait part à George Sand : « J'étais à Paris lors de la discussion de la loi qui portait atteinte au suffrage universel : selon moi, la résistance était un devoir absolu ; et parce que je ne voulais pas qu'on pût me repousser en me reprochant d'être loin, j'y restai trois semaines : je ne partis que lorsque tout espoir s'était évanoui »¹⁹. Mazzini interprète ce nouveau revers de la démocratie comme une conséquence de l'attitude des socialistes français, qui ont été incapables de faire front commun contre la réaction. Il déplore « la désorganisation qui excluait toute entente entre Paris et les départements, l'inimitié des chefs d'école, l'impos-

17. Franco Della Peruta, « Giuseppe Mazzini, nota introduttiva », ouv. cité, p. 245.

18. Voir à ce propos François Jarrige, « "Une barricade de papiers" : le pétitionnement contre la restriction du suffrage universel masculin en mai 1850 », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 29, 2004/2, p. 53-70.

19. Lettre de Giuseppe Mazzini à George Sand, 4 septembre 1850, in *Edizione nazionale...*, ouv. cité, volume XLV, p. 41.

sibilité de rédiger une liste d'hommes acceptés pour un Gouvernement provisoire». Et il ajoute : « Je dis que c'est une honte, mon amie. Je dis que nos penseurs, nos sauveurs, trahissent notre foi et notre mission par un orgueil de doctrine. [...] Les socialistes tuent, autant qu'il est en eux, l'avenir. » George Sand ne partage pas la foi de Mazzini dans la tactique insurrectionnelle ; elle est de ceux que le triomphe de la réaction a abattus et démoralisés ²⁰. Elle se résigne à voir la révolution repoussée à des temps futurs : « Le sentiment divin, l'instinct supérieur ne peut périr, écrit-elle à Mazzini, mais il ne fonctionne plus. Rien n'empêchera l'invasion de la réaction » ²¹. Cette discussion sur l'opportunité de susciter un nouvel élan révolutionnaire occupe une place importante dans la correspondance entre les deux amis ; mais le jugement porté par Mazzini sur les socialistes français les oppose encore plus profondément, et sera finalement à l'origine de leur rupture.

MAZZINI, LES PROSCRITS ET LES DÉMOCRATES FRANÇAIS

En juillet 1850, Mazzini fonde à Londres le « Comité central démocratique européen », avec l'Allemand Ruge, le Polonais Darasz, et le Français Ledru-Rollin, principal défenseur de la République romaine en France, réfugié à Londres au lendemain de la manifestation parisienne du 13 juin 1849 – qu'il avait organisée pour protester contre le siège de Rome par les troupes françaises. Démarche originale, première tentative d'organiser la gauche européenne au niveau international, ce comité voit le jour dans un climat de tensions et de rivalités au sein de la proscription londonienne ²².

Le choix de s'associer à Ledru-Rollin est d'emblée perçu par les socialistes français comme un acte hostile à leur égard ²³. L'article que fait paraître Ledru-Rollin le 6 août 1850 dans *Le Proscrit* – journal éphémère – les attaque d'ailleurs frontalement. Même si Mazzini désavoue cet écrit, Ledru-Rollin a sans doute contribué à ternir son image au sein de la gauche française. Ce texte polémique suscite aussitôt une *Réponse aux proscrits*, signée par Hippolyte Castille ²⁴, publiciste et écrivain extrêmement prolifique qui

20. Sur la désillusion des intellectuels après 1848, voir Christophe Charle, *Les intellectuels en Europe...*, ouv. cité et surtout Dolf Oehler, *Le spleen contre l'oubli. Juin 1848. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Paris, Payot, 1996, 465 p.

21. *Edizione nazionale...*, ouv. cité, volume XLIV, p. 152-154.

22. Sur l'activité de proscrits français à Londres sous le Second Empire, voir Sylvie Aprile, « Exil et exilés de gauche au XIX^e siècle », dans Jean-Jacques Becker et Gilles Candar [dir.], *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2004, volume 1, p. 189-196. Sur le Comité central démocratique européen, voir Georges Bourgin, « Mazzini et le comité central démocratique en 1851 », dans *Il Risorgimento italiano. Rivista storica*, VI, 1913, p. 366-375.

23. Même si le texte programmatique publié le 22 juillet 1850 se veut, et est en effet, relativement conciliant. Voir *Manifesto del comitato centrale democratico europeo*, signé par Mazzini, Ledru-Rollin, Arnold Ruge et Darasz, reproduit dans Franco Della Peruta, « Giuseppe Mazzini, nota introduttiva », ouv. cité, p. 620-626.

24. Hippolyte Castille, auteur dans les années 1850 d'une série de « Portraits historiques », consacrera

dit appartenir au « parti démocratique socialiste ». Castille y développe les mêmes arguments que George Sand a opposés à Mazzini : la démocratie française n'aurait rien gagné à engager la lutte le 31 mai car elle n'était pas en mesure de lutter ²⁵. Il souligne l'indifférence populaire face aux discours des théoriciens politiques, quels qu'ils soient : « Ne croyez pas, écrit-il, que la voix des journaux ait pesé d'un atome dans la balance de sa volonté. Le peuple aujourd'hui (que tout le monde en fasse son profit), le peuple ne croit plus en personne ».

Malgré les précautions prises par Mazzini, des voix commencent donc à s'élever au sein de la gauche française contre les positions de son plus proche collaborateur, que les observateurs ne distinguent pas clairement des siennes. La crise n'atteint cependant son apogée qu'au lendemain du 2 décembre 1851, événement que Mazzini interprète comme l'ultime confirmation de la justesse de sa réflexion sur la situation de la démocratie européenne.

Mazzini, dès le 31 janvier 1852 ²⁶, lance un véritable « J'accuse » ²⁷, imputant aux socialistes français la responsabilité du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et de la victoire de la réaction en Europe. Le matérialisme qu'ils ont insufflé dans le peuple l'a corrompu et a rendu possible l'immense défaite que représente, pour la démocratie européenne, le coup de force du 2 décembre. Cette philippique, et le changement de registre qui l'accompagne, suscitent une réaction très vive de George Sand, et même la rupture de l'amitié qui la liait au patriote italien depuis 1842. Sand n'admet pas la qualification de « matérialiste » que Mazzini applique à ses amis socialistes et nuance leur implication dans la défaite du 2 décembre. La crise du camp démocratique incombe selon elle à l'ensemble des républicains français, et notamment aux représentants du républicanisme bourgeois incarné par Ledru-Rollin.

La charge de Mazzini, appuyée sur une base théorique et philosophique antérieure, est aussi dictée par le contexte : elle s'inscrit, pour l'Italien, dans une stratégie de domination de la scène politique. Nombre des représentants de la gauche italienne, passés au socialisme, reprochent au programme mazzinien son formalisme. Cette marginalisation de Mazzini au sein de la

en 1859 un des volumes de cette collection à Mazzini. Extrêmement critique, Castille donne d'emblée le ton en ouverture de son livre, en disant de Mazzini qu'il « est à Manin, à Victor-Emmanuel, à Garibaldi, ce que l'ombre est à la lumière. Et c'est comme on met l'ombre dans un tableau que nous devons l'introduire parmi nos études sur les hommes célèbres de l'Italie contemporaine ». Hippolyte Castille, *Mazzini, Portraits historiques au XIX^e siècle*, Paris, E. Dentu, 1859, p. 3-4.

25. « Quoi qu'en disent nos frères proscrits, écrit-il, on frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pu entraîner une pareille tentative avortée ! » (Hippolyte Castille, *Réponse aux proscrits. Au sujet de la publication du 1^{er} numéro du journal Le Proscrit, le 5 juillet 1850*, Sceaux, E. Dépée, 1850, 16 p.)

26. Dans un manifeste du Comité national italien, reproduit le 16 mars dans le journal bruxellois *La Nation* sous le titre *Doveri della democrazia*.

27. C'est ainsi que Franco Della Peruta a qualifié le manifeste du 31 janvier, dans Franco Della Peruta *I democratici...*, ouv. cité, p. 257.

gauche italienne éclaire sans doute son attitude vis-à-vis des représentants du socialisme français ²⁸.

Au texte hautement polémique de Mazzini, Louis Blanc et les socialistes français répondent par un article du même acabit, sobrement intitulé *Les socialistes français à M. Mazzini* ²⁹. Beaucoup ont noté, les historiens à la suite de Marx ³⁰ – à qui ce conflit devait fortement profiter dans les années suivantes ³¹ –, combien cette passe d'armes fut pauvre sur le plan des idées ³². Cette médiocrité du débat s'explique en grande partie, nous semble-t-il, par le postulat, formulé à cette époque par Mazzini, selon lequel l'action doit désormais primer sur la discussion ³³. Le temps n'est plus aux théories abstraites et les « faiseurs de systèmes », ainsi qu'il nomme dédaigneusement les socialistes français, sont trop éloignés, selon lui, de la réalité. Du reste, Mazzini exprimait déjà clairement ce point de vue en 1848, lorsqu'il écrivait à George Sand : « J'ai, contre Leroux, comme contre tous les penseurs systématiques de notre temps, une fin de non-recevoir. C'est que tandis qu'ils prêchent, le monde se meurt. Ils se tiennent au chevet du mourant, et lui disent de bien belles choses sur la manière de *comprendre* la vie; c'est de vivre que le malade a besoin. Et vivre, c'est, non pas *penser*, mais agir. [...] C'est pourquoi je cherche l'insurrection tandis que Leroux n'espère que dans l'apostolat individuel » ³⁴. La critique mazzinienne des « faiseurs de système » reprend, classiquement, les termes de la critique de l'abstraction des théories socialistes qualifiées d'« utopiques » par leurs adversaires, afin de disqualifier les revendications de réforme sociale dont elles sont porteuses ³⁵.

La création par Mazzini du « *partito d'azione* » (parti d'action) au printemps 1853, pour relancer la révolution dans la péninsule italienne, illustre bien ce primat accordé à l'action, et plus précisément à l'action violente, car sa stratégie est fondée sur le recours à l'insurrection. Celles qu'il organise en 1853 se soldent par un échec mais Mazzini, pas plus qu'au lendemain de 1848, ne modifie sa position; il impute une nouvelle fois l'échec de ces mouvements à la division des chefs et ce revers ne fait que le confirmer dans ses convictions intimes.

28. Franco Della Peruta, « Giuseppe Mazzini, nota introduttiva », ouv. cité, p. 250.

29. Louis Blanc, *Des socialistes français à M. Mazzini*, Bruxelles, 1852. Outre Louis Blanc, A. Bianchi, Etienne Cabet, Pierre-François Landolphe, Jules et Pierre Leroux, Jules Malarmet, Nadaud et L. Vasbenter signent ce manifeste.

30. Franco Della Peruta *I democratici...*, ouv. cité, p. 264-265.

31. Sur l'avantage tiré par le marxisme de ce débat qui a nui aussi bien au républicanisme qu'au socialisme, voir Leonardo La Puma, *Democrazia e socialismo...*, ouv. cité, p. 197-198.

32. Marx se moque, dans une lettre à Engels du 30 mars 1852, de la polémique qui a éclaté entre Mazzini, « pape depuis deux ans de l'église démocratique », et les Français.

33. Franco Della Peruta *I democratici...*, ouv. cité, p. 15.

34. Lettre de Mazzini à George Sand, 16 février 1848, in *Edizione Nazionale...*, ouv. cité, volume XXXIV, p. 346.

35. Sur les socialismes utopiques et leur critique, voir Michèle Riot-Sarcey, *Le réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 306 p.

Mazzini et les proscrits qui l'entourent à la tête du Comité central démocratique appellent alors tous les démocrates européens à les suivre et à se ranger sous leur bannière, mais ils leur imposent, pour prix de leur appartenance à la « grande Église », de se plier à un programme dont ils n'ont pu prendre part à l'élaboration. Mazzini justifie explicitement son alliance avec Ledru-Rollin par la volonté de faire taire toute discussion ; il écrit ainsi à George Sand, le 4 septembre 1850 : « J'ai choisi Ledru-Rollin [...] parce qu'[il] ne provoque pas une fin de non recevoir absolue de la part des hommes à système : il n'en affirme aucun ; il n'en nie aucun. La nation, réellement libre, choisira la vérité quand elle sera mûre pour elle »³⁶. Un tel programme ne séduit que modérément les socialistes français. Le rejet par le Comité central de tout débat au nom de l'unité et de l'efficacité leur apparaît comme absolument contraire à l'esprit démocratique. Lorsqu'en 1855, Mazzini appelle de nouveau les démocrates européens à s'unir autour des chefs du comité londonien, Louis Blanc réagit en faisant paraître ses *Observations sur une récente brochure de Kossuth, Ledru-Rollin et Mazzini*. Le Français note la contradiction inhérente au projet des proscrits : ceux-ci entendent lutter pour le triomphe la liberté, mais ils proclament en même temps que « le moyen [de la révolution], ce n'est ni la liberté absolue de l'individu, ni la discussion ; c'est l'association, l'organisation, le travail en faisceau, la discipline, l'abnégation »³⁷. Si Louis Blanc est d'accord sur le fond avec Mazzini et s'il pense, comme lui, que l'organisation est effectivement une urgence pour le camp démocratique, en revanche, il n'accepte pas les moyens proposés par les chefs de la « nouvelle Église ».

Alors que le Second Empire a été proclamé, le vocabulaire de la polémique change, et Mazzini est accusé par ses anciens amis d'avoir des prétentions impériales. « Louis Bonaparte était là !, écrit ainsi Louis Blanc. Mais si devenir, au point de vue des procédés de lutte, ses plagiaires est l'unique moyen qui nous reste de le combattre efficacement, je crains fort que toutes les chances ne continuent à être pour lui. [...] En résumé, l'Organisation, mais pas de contrefaçon impériale, même pour la lutte ». Pierre Leroux s'indigne également : « Et ils veulent que je me range sous leur gouvernement, que j'obéisse à leur autorité ! Moi qui suis sorti de France pour n'avoir pas d'empereur, j'aurais Ledru pour empereur ! »³⁸

Au début des années 1850, l'image de Mazzini diffusée en France par la littérature de gauche se distingue bien peu de celle qu'offrent les écrits les plus conservateurs. Peu de voix s'élèvent pour corriger ce portrait d'un Mazzini tout à la fois prophète illuminé et despote en puissance. Une grande

36. *Edizione nazionale...*, ouv. cité, volume XLIV, p. 43.

37. Louis Blanc, *Observations sur une récente brochure de Kossuth, Ledru-Rollin et Mazzini*, Londres, Holyoake, 1855, 12 p.

38. Pierre Leroux, *La Grève de Samarez, poème philosophique*, Paris, Klincksieck, 1979, livre 1, p. 213.

partie de la gauche critique désormais avec la même ardeur que la droite le ton inspiré et autoritaire de Mazzini.

MAZZINI, L'ITALIE ET LA FRANCE

Les prises de position de Mazzini sur la perte de l'initiative révolutionnaire par la France suscitent également des réactions assez vives de la part de républicains français, pour qui l'épisode quarante-huitard a redonné une certaine force au thème de la « Grande nation »³⁹. Mazzini avait exprimé très tôt l'idée selon laquelle le rôle de la France s'était épuisé avec la Grande Révolution⁴⁰. Le 16 février 1848, il écrit à George Sand : « Il n'y a pas de peuple qui résume une époque et qui en initie une autre. Vous étiez fatigués par trente ans de lutte. Mais nous, nous ne faisons que nous réveiller »⁴¹. L'avènement de la Révolution en France quelques jours plus tard ne le fait pas douter ; il écrit encore, en octobre 1848 : « L'initiative révolutionnaire n'appartient plus à la France »⁴².

Louis Blanc réagit assez vivement aux prises de position mazziniennes relatives au rôle révolutionnaire de la France. Dans une lettre à George Sand du 14 octobre 1850, il écrit ainsi : « Préoccupé d'une manière exclusive, trop excessive, hélas ! du désir d'arracher l'Italie à la domination autrichienne, Joseph considère le socialisme comme un embarras. [...] Joseph n'aime pas la France et, en sa qualité d'Italien, il la jalouse. Il la regarde comme une nation vaniteuse qui, avec la prétention de sauver les peuples, les a toujours perdus. [...] Il y a dans tout ceci, comme vous voyez, un peu de vanité mêlé à beaucoup d'erreur, mais ce qui me frappa dans cette théorie, c'est le sentiment qu'elle trahit, sentiment de jalousie nationale dont Joseph ne se rend peut-être pas bien compte, mais qui est très réel et qui m'afflige dans une nation élevée comme la sienne »⁴³.

Le socialiste français estime par ailleurs que l'activité déployée à Londres par le patriote italien a un caractère trop exclusivement profitable à l'Italie. À côté du Comité central démocratique européen, Mazzini a fondé, à la même époque, un Comité national italien (*Comitato nazionale italiano*) qui se donne pour objectif de faire revivre la République romaine, dont Mazzini a refusé d'admettre la disparition après l'entrée des Français à Rome en juillet

39. Voir Philippe Darriulat, *Les patriotes. La gauche républicaine et la nation, 1830-1870*, Paris, Le Seuil, 2001, quatrième partie, « Le réveil du messie (22 février 1848-13 juin 1849) », p. 159-203.

40. Dès 1835, il avait fait paraître en France, dans la *Revue républicaine*, un article intitulé « De l'initiative républicaine en Europe », dans lequel il expliquait que la nouvelle initiative révolutionnaire n'appartenait plus à la France mais aux peuples en lutte pour leur indépendance.

41. Lettre à George Sand, 16 février 1848, dans *Edizione nazionale...*, ouv. cité, volume XXXIII, p. 343.

42. Lettre à George Sand, 7 octobre 1848, *idem*, volume XXXVII, p. 43.

43. Cité par Édouard Renard, *La vie et l'œuvre de Louis Blanc*, Toulouse, Imprimerie régionale, 1922, p. 107.

1849. En septembre 1850, l'ancien premier triumvir et ses collaborateurs du Comité national lancent un emprunt qui n'a pas vocation à financer une révolution européenne, mais à permettre la reconstruction de la République romaine. La contribution somme toute timide des Français à cet emprunt laisse penser qu'ils partagent globalement les réserves émises par Louis Blanc et qu'ils ne sont guère disposés à donner leur argent pour la seule cause italienne. Mazzini s'en plaint dans une lettre à son amie anglaise Emilie Ashurst le 21 décembre 1850 : « Je proposai à la Montagne [...] de souscrire à l'emprunt comme étant la seule preuve à donner de protestation et de foi quant à notre triomphe final. Ma proposition fut acceptée avec enthousiasme. Dans la suite, la parcimonieuse nature des Français se fit jour dans les détails »⁴⁴.

Pierre Leroux est lui aussi assez éloigné de la conception mazzinienne des nationalités. Il ne partage en rien ses idées sur la mission des peuples et ne croit pas que la question nationale soit fondamentale. Il s'emporte ainsi, dans *La Grève de Samarez* : « Avec vos batailles, votre humanité parquée en troupeaux séparés, avec votre Europe composée d'un ramas d'individualités jalouses, avec vos lignes de frontières, avec vos patries-castes, avec vos races distinctes [...], avec votre matérialisme mystique fondé sur la chair, sur le sang, sur l'orgueil, avec toutes ces vieilleries, vous vous croyez la grande Église ! »⁴⁵ Mazzini apparaît donc à certains républicains français comme excessivement occupé par le sort de l'Italie et mal intentionné à l'égard de la France. Cette question de la nouvelle initiative révolutionnaire, et l'incompréhension qu'ont suscitée, parmi les Français, les prises de positions mazziniennes à ce sujet ont longtemps pesé sur l'image du patriote italien en France et ont contribué à imposer l'idée selon laquelle Mazzini n'aimait pas ce pays⁴⁶.

UN RECLASSEMENT, PLUTÔT QU'UNE RUPTURE

On a vu de quelle manière, et selon quelle chronologie, l'image de Mazzini au sein du camp socialiste français a évolué durant les années immédiatement postérieures au *Quarantotto*. Des critiques, parfois sévères, se sont alors élevées contre lui et les hommes qui l'entouraient à Londres. Toutefois, deux remarques nous incitent à nuancer l'idée d'une rupture radicale de Mazzini avec la gauche française durant ces années. D'abord, les critiques dirigées contre le Comité central ne nous semblent pas avoir toujours eu Mazzini

44. Cité dans Maria Dell'Isola, Georges Bourgin, *Mazzini, promoteur de la République italienne et pionnier de la fédération européenne*, Paris, Librairie Marcel Rivière, 1956, p. 103.

45. Pierre Leroux, *La Grève de Samarez...*, ouv. cité, p. 215.

46. Georges Bourgin note d'emblée, dans l'introduction de la biographie de Mazzini qu'il a coécrite avec Maria dell'Isola, que le nom de Mazzini est peu connu en France, « où, de surcroît, on attribue au grand Génois des sentiments faiblement sympathiques à l'égard de notre pays ». Maria Dell'Isola, Georges Bourgin, *Mazzini...*, ouv. cité, p. 7.

pour cible principale, mais plutôt Ledru-Rollin. Ensuite, si les socialistes rompent effectivement avec le patriote italien, plusieurs grandes personnalités de gauche entrent alors en contact avec l'ex-triumvir de la République romaine.

Finalement, des choix et des actions de Mazzini durant ces années, ce qui a posé le plus de problèmes aux socialistes français est sans doute son alliance avec Ledru-Rollin. Celui-ci a une assez mauvaise image au sein du camp socialiste français ; Louis Blanc lui en veut de l'avoir d'emblée écarté de la gestion des affaires en février 1848, en refusant de lui donner un portefeuille au sein du Gouvernement provisoire. Il lui reproche également d'avoir réprimé, le 16 avril 1848, la manifestation pacifique au cours de laquelle les ouvriers parisiens étaient descendus dans la rue. Dans *La Grève de Samarez*, Pierre Leroux consacre de nombreuses pages à Ledru-Rollin, auquel il reproche, comme Louis Blanc, son rôle lors de la journée du 16 avril 1848.

Quant à George Sand, elle s'est progressivement éloignée de Ledru-Rollin, duquel elle était assez proche dans les premiers mois de 1848. À la suite de la journée du 15 mai, et plus encore à partir des journées de juin, elle s'est rapprochée des socialistes ; et dans les années 1850, elle se dit socialiste, et même communiste⁴⁷. Elle apprécie donc fort peu les discours critiques de Mazzini à l'égard du socialisme, et moins encore le fait que celui-ci ait mis Louis Blanc à l'écart de son projet révolutionnaire à Londres. Elle s'en explique longuement à Mazzini dans une lettre de septembre 1850, où elle précise pourquoi elle a beaucoup plus confiance en Louis Blanc qu'en Ledru-Rollin : « Votre manifeste est bon et juste, à ce qu'il me semble. S'il était isolé, je ne ferais pas de réserves ; mais il est encadré par un groupe, qui croit devoir s'en prendre au socialisme de Louis Blanc de l'impuissance politique et sociale du Gouvernement provisoire. Pour moi, ce groupe se trompe. Ce groupe met à sa tête un homme [Ledru-Rollin] que j'estime comme particulier, auquel je ne crois pas comme homme politique ; et, avec cela, on se prononce assez ouvertement contre un homme auquel je crois fermement [Louis Blanc] ».

Pour autant, Mazzini, dans les années 1850, n'est pas complètement coupé de la gauche française. Louis Blanc, dans sa brochure de 1855 – dont on a vu qu'elle était violente et très critique vis-à-vis de l'activité du Comité central démocratique – isole la figure de Mazzini pour lui rendre hommage : « Parce que le citoyen Mazzini est injuste envers eux, les socialistes ne seront pas injustes envers lui. En se dévouant tout entier à l'indépendance de son pays, il a fait une chose sainte, et sa persévérance à servir cette cause sacrée de Rome républicaine, à travers tant d'obstacles et de douleurs, lui crée à nos yeux un titre que ni ses préventions ni ses torts ne sauraient effacer »⁴⁸.

De même, Mazzini entame en 1852 une relation épistolaire avec Victor

47. Elle écrit ainsi à Mazzini, en octobre 1850 : « Si vous étiez à ma place, vous seriez communiste comme je le suis » (*Edizione nazionale...*, ouv. cité, volume XLIV, p. 206).

48. Louis Blanc, *Observations...*, ouv. cité, p. 13.

Hugo, récemment converti au républicanisme à l'occasion, précisément, de l'expédition romaine. Le 17 juillet 1851, prenant la parole contre le projet de réforme constitutionnelle, Hugo condamne la politique réactionnaire de la France et son soutien à « la potence, c'est-à-dire l'Autriche, debout sur la Hongrie, sur la Lombardie, sur Milan, sur Venise »⁴⁹. Au mois de septembre, Mazzini écrit pour la première fois à l'écrivain pour le remercier de son discours : « Vous avez eu pour Rome et pour l'Italie des mots beaux et émouvants ; nous les avons reçus avec affection et reconnaissance ». Victor Hugo lui répond aussitôt très chaleureusement : « Votre noble et éloquente lettre m'a vivement ému. Elle m'est parvenue au milieu du combat acharné que je soutiens contre la réaction, qui ne me pardonne point d'avoir défendu, sans reculer d'un pas, le peuple en France et les nationalités en Europe. Voilà mon crime. Je suis heureux d'avoir reçu, au milieu de cette mêlée, une poignée de main du grand patriote Mazzini »⁵⁰. Les deux hommes continuent à s'écrire, au moins jusqu'en 1856, date de la dernière lettre connue. Dans les années 1850, Mazzini se rapproche aussi d'Edgar Quinet, avant de devenir, au cours de la décennie suivante, le correspondant de la comtesse d'Agoult⁵¹. Si donc Mazzini se brouille avec les socialistes, il garde des partisans et s'en découvre même de nouveaux dans le camp des républicains plus modérés.

*

La violente condamnation mazzinienne du socialisme français et le choix du patriote italien de s'allier avec Ledru-Rollin amènent un certain nombre de représentants de la gauche française à s'éloigner de lui au lendemain du « printemps des peuples ». Ses méthodes révolutionnaires, toujours fondées sur le recours à l'insurrection, ne convainquent pas les Français qui se font peu d'illusions sur l'état d'esprit d'un peuple qu'ils jugent encore trop peu conscient de sa mission politique. La querelle qui oppose Mazzini à la Montagne lors du vote de la loi sur la restriction du suffrage universel du 31 mai 1850 illustre bien ce désaccord de fond.

L'image de Mazzini au sein d'une partie de la gauche française se modifie très rapidement ; martyr glorieux à la fin de l'année 1849, il apparaît peu de temps après, sous la plume d'hommes dont il fut proche, comme un tyran en puissance. Ses anciens amis critiquent sa prétention à imposer ses vues à l'ensemble du camp démocratique. Le refus de Mazzini de modifier de quelque manière que ce soit son programme au lendemain de la révolution et sa focalisation sur la question nationale au détriment de la question sociale

49. Victor Hugo, *Œuvres complètes, Actes et Paroles. Avant l'exil*, volume 41, Paris, Albin Michel, 1880, p. 453-454.

50. Victor Hugo, *Œuvres complètes, Correspondance, tome II (1849-1866)*, Paris, Albin Michel, 1950, p. 25.

51. *Lettres de Joseph Mazzini à Daniel Stern (1864-1872). Avec une lettre autographiée*, Paris, G. Baillière, 1872, 162 p.

aboutissent à la rupture avec les socialistes français, rupture précipitée par les accusations violentes formulées contre eux par l'Italien.

Le discours de gauche concernant Mazzini reprend à son compte bien des thématiques apparues dans la littérature conservatrice. Comme leurs adversaires, les républicains se gaussent désormais de ses airs de prophète : ce qui avait séduit la génération romantique des années 1830 ne rencontre plus guère d'écho au début des années 1850. Le rejet du « prophétisme » mazzinien s'inscrit du reste dans un mouvement plus large de prise de distance vis-à-vis de l'évangélisme républicain qui avait marqué les premiers moments de la révolution de 1848. Au début des années 1850, l'échec du « Christ des barricades »⁵² est consommé.

Encore faut-il nuancer l'idée d'une rupture radicale de la gauche française avec Mazzini, puisque le patriote italien, au moment où il rompt avec les socialistes, se découvre d'autres partisans au sein de la tendance libérale du camp républicain – de Victor Hugo à Edgar Quinet et Daniel Stern. Il poursuit également ses activités en collaboration avec Ledru-Rollin jusqu'en 1855. Mazzini est loin d'avoir perdu tout contact avec la France. Les années 1848-1852 ne marquent donc pas une rupture définitive, mais elles mettent en lumière les questions de fond qui opposent une partie de la gauche française au patriote italien. Tandis que celui-ci est préoccupé avant tout par le problème de l'unité italienne, les autres posent comme essentiel le problème social. C'est par leur croyance commune dans les vertus de la République que Mazzini et les Français se rejoignent, mais il est clair que les Français et l'Italien ne conçoivent pas de la même façon leur République idéale. Pour Mazzini, elle doit être un moyen de réaliser l'unité, et si elle s'avère incapable de remplir cette mission, il est prêt à abandonner le projet républicain pour se tourner vers les souverains auxquels il reconnaît un rôle transitoire. Pour les Français, la République doit être sociale. Mazzini ne néglige pas absolument la question sociale et se dit socialiste, mais l'unité italienne prime pour le Génois. Pour cette raison, il a pu apparaître à certains Français comme hostile à leur pays, notamment du fait de ses prises de position sur la « nouvelle initiative européenne ». C'est ce qui explique la faible popularité dont le révolutionnaire italien jouit en France aujourd'hui encore.

*Anne-Claire Ignace est allocataire-monitrice
à l'université de Paris I-Panthéon-Sorbonne*

52. Voir dans Franck Paul Bowman, *Le Christ romantique*, Genève, Droz, 1973, chapitre 2, « 1848 : le Christ aux barricades », p. 87-139.